

ternationale Communiste. Il est d'autant plus intéressant de le rappeler que nous assistons à une renaissance de certaines conceptions erronées des rapports entre les syndicats et le Parti, conceptions qui paraissent surmontées depuis longtemps et que le mouvement communiste français a repoussées au cours de longues batailles idéologiques, à partir de la « liaison organique » de 1921, jusqu'au départ de Frossard.

La lutte contre l'opportunisme.

Toute l'activité de Rosa Luxembour, dans le mouvement ouvrier, depuis la première intervention jusqu'à sa mort, fut une bataille, sans trêve ni relâche contre l'opportunisme.

Elle se rendait bien compte que cette maladie pernicieuse ne peut être extirpée une fois pour toutes, qu'il n'y a pas de panacée susceptible d'en préserver à jamais le mouvement ouvrier.

Dans sa lutte émancipatrice, la classe ouvrière doit forcément commettre des erreurs, dévier de la voie qui conduit au but, succomber à des tentations.

« Ses erreurs, écrit Rosa, sont tout aussi gigantesques que sa mission historique. Aucun schéma tracé d'avance, valable une fois pour toutes, aucun guide infaillible ne lui montre les sentiers qu'elle doit suivre. La seule expérience historique est sa loi, la route ardue de son émancipation par ses propres forces n'est pas seulement parsemée d'immenses douleurs, mais aussi d'innombrables erreurs. Le but de son voyage : son émancipation, dépend de son aptitude à s'instruire par ses propres fautes. L'auto-critique la plus brutale, la plus impitoyable, la plus profonde est indispensable au mouvement prolétarien. Aucun autre parti, aucune autre classe de la Société bourgeoise ne peut exposer au grand jour ses propres fautes et ses faiblesses dans le miroir de la critique, ce miroir reflétant aussi pour les autres classes, la limite historique qui est devant elles et la fatalité historique qui est derrière elles. La classe ouvrière peut toujours regarder la vérité en face, fût-elle le plus âpre réquisitoire contre elle-même, car sa faiblesse n'est qu'une déviation, et la loi rigoureuse de l'histoire lui rend sa force et garantit sa victoire finale. » (La Crise de la Social-démocratie, 1915.)

Le mouvement ouvrier se développe sans cesse; de nouvelles couches ouvrières, se dégageant de l'emprise bourgeoise, entrent dans la lutte, apportant des préjugés, des conceptions confuses, de l'impatience révolutionnaire ou des restes de l'idéologie bourgeoise dont la société capitaliste les a pénétrées. L'expérience de la lutte, les défaites et les victoires, les amèneront à la juste tactique. La critique constante des fautes est ainsi indispensable au

développement de la classe ouvrière et à la lutte de son Parti. Mais Rosa « n'admet pas toute critique, quelle qu'elle soit » :

« Toute critique qui rend plus forte, plus claire, plus sûre notre lutte de classe pour le but final, doit être accueillie avec gratitude. Mais une critique tendant à nous faire rétrograder, qui nous incite à abandonner la lutte de classe et le but final, est, non un facteur de progrès et d'évolution, mais un facteur de déclin et de désagrégation. Quelque grand que soit notre besoin de liberté et d'auto-critique, et si vastes que soient les limites que nous sommes intéressés à lui laisser, il doit y avoir un certain minimum de principes, constituant notre nature, notre existence mêmes, le fondement de notre coopération en tant que membres du même Parti. Quant à ces principes, nous n'entendons nullement négliger la critique du dehors. Mais tant que nous les considérons comme le fondement de l'existence de notre Parti, nous devons les maintenir et ne pouvons tolérer que nos membres les ébranlent. Pour la critique de ces principes, nous ne pouvons accorder qu'une seule liberté : celle d'appartenir ou de ne pas appartenir à notre Parti. »

Au fur et à mesure que les défenseurs officiels du marxisme introduisaient dans le mouvement ouvrier leur contrebande opportuniste, sous le couvert d'une phraséologie marxiste. Rosa Luxembour s'éleva contre le monopole de « l'orthodoxie » marxiste, détenu par quelques personnes qui s'arrogeaient de plus en plus ouvertement le droit de parler et d'écrire au nom de Karl Marx. Son livre : « L'Accumulation du Capital », démontrant que l'impérialisme est une phase fatale et inéluctable du capitalisme, que la lutte contre les guerres ne peut être qu'une lutte contre le « système capitaliste », fut âprement critiqué par les représentants de cette clique officieuse, notamment par Gustave Eckstein et Otto Bauer. Elle administra dans son « Auto-Critique » une modeste leçon à ses critiques, qu'elle appela les « épigones » de Marx, vulgarisateurs sans esprit créateur.

« Des âmes sensibles, conclut-elle, se lamenteront de voir que des « marxistes se querellent entre eux » et des « compétences reconnues », contestées. Mais le marxisme n'est pas une chapelle où l'on se délivre des brevets de « maîtrise » et devant laquelle la masse des croyants doit se confondre en confiance aveugle. Le marxisme est une conception révolutionnaire du monde, appelé à lutter sans cesse pour acquérir des résultats nouveaux, qui n'abhorre rien autant que des formules figées, définitives, qui met le mieux à l'épreuve sa force vivante dans le cliquetis des armes de l'auto-critique et sous les coups de foudre et de tonnerre de l'Histoire. »

Lucien REVO.

Le Contrôle Ouvrier dans les Usines d'U.R.S.S.

(Extrait de discours de Tomski à la 15^e conférence du P. C. d'U. R. S. S.)

— COMMENT DOIVENT FONCTIONNER LES CONFÉRENCES DE PRODUCTION —

Un des premiers soucis du parti communiste d'U. R. S. S., c'est de rendre effectif le contrôle de la production par les ouvriers eux-mêmes; c'est dans ce but que furent instaurées, dès 1924, les *Conférences de production*. Ces conférences consistent en réunions périodiques des ouvriers et des techniciens de chaque usine, et même, dans les très grandes entreprises, de chaque atelier. Le but de ces conférences est non seulement de faire participer directement l'ouvrier à la gestion de son usine, mais encore de lui donner les moyens de contrôler la gestion des directeurs responsables, de les mettre à même d'apporter leurs critiques, de faire valoir leur point de vue dans la marche générale de l'usine, d'établir aussi le plan de production, en accord avec la direction responsable.

Or, il est évident qu'un organisme aussi neuf que les conférences de production, ne pouvait fonctionner du premier coup d'une façon absolument parfaite. La grande difficulté était d'amener, dans tous les cas, les ouvriers participant à ces conférences, à saisir l'ensemble des problèmes de la production que chaque entreprise avait à résoudre, non seulement en fonction de plan général de production, mais encore en tenant compte de la situation particulière de l'entreprise. De plus, il arriva souvent que les techniciens et les directeurs d'entreprises sabotèrent, soit par défiance, soit par inertie, le travail des conférences de production.

Tomski, à la XV^e Conférence du P. C. d'U. R. S. S. aborde la question des Conférences de production avec une rude franchise.

« J'en arrive à la question de l'activité des conférences de production pour l'avenir. Si personne ne s'élève contre le mot d'ordre : « Conférences de production, commencez vos travaux par de petites choses et arrivez au cours du travail aux questions plus sérieuses, plus importantes », si vous ne contestez pas que ce mot d'ordre est juste (et il me semble que personne ne le conteste) on ne peut pas non plus faire d'objections à la nécessité de mettre un certain ordre dans le travail des conférences de production. Il faudrait se tracer un plan pour quelques mois, disons d'abord pour trois mois; on pourrait, par la suite, tracer un plan pour un plus long laps de temps. Mais si personne ne me contredit, on ne s'opposera pas non plus à la nécessité — dans l'intérêt du travail systématique des conférences de production et par la participation des ouvriers à cette activité —, de procéder par degrés dans le dé-

veloppement du travail. On passe des intérêts de son établi aux intérêts de tout l'atelier, de toute la fabrique, de tout le trust. Tel est le chemin dans lequel il faut s'engager au cours de la formation de l'ouvrier à la production.

« On ne peut pas se prononcer contre une telle idée. Qu'est-ce qui pourrait empêcher cette systématisation du travail pour augmenter l'intérêt des ouvriers à la production? A quels obstacles se heurte-t-on déjà maintenant? L'ouvrier dit : « C'est bien, mais comment vais-je parler des intérêts de mon usine lorsque le directeur arrive — et cela se passe toujours ainsi — avec des diagrammes, avec des statistiques et qu'il commence à raconter ceci, cela, alors que je viens de mon métier ou de mon tour. Je m'assieds et j'écoute, comment pourrais-je le contredire? Si je balbutie que l'appareil est grand, alors il répond : « Il est grand, évidemment, mais cela s'explique comme ceci et comme cela. » Se défend-il avec raison? Je n'en sais rien. Qui ouvrira la bouche? Si vous prenez n'importe lequel de nos bons camarades et que vous exigez de lui qu'il fasse à notre conférence un rapport sur la situation de l'usine sans donner les chiffres : il y a tant et tant d'ouvriers, tant de places, d'établissements —, serons-nous en mesure de le contrôler? oui ou non?

Non, nous ne pourrions pas le contrôler. Est-ce que l'ouvrier qui vient de quitter sa machine, son tour et qui arrive à la conférence de production peut vérifier l'exactitude de ces chiffres, de ces diagrammes? Non, il ne le peut pas. Et c'est pourquoi il pense : « Peut-être dit-il la vérité, peut-être le contraire, mais pour moi ça n'est pas clair. »

« Afin que la conférence de production ne se heurte pas à de tels obstacles, il faut pouvoir la préparer.

« Les Conférences de production doivent inscrire tous les deux ou trois mois à leur plan de travail un rapport du directeur de l'entreprise, elles élisent une Commission provisoire de quelques personnes, d'environ cinq personnes, pour laquelle toutes les portes sont ouvertes et qui circule dans toute l'entreprise. Elle contrôle l'appareil, elle regarde les livrés, elle écoute les communications du Conseil